



une
Touche
de bleu

NOZOMI SUZUKI

Glénat

ADNI, FURERU © 2018 Nozomi Suzuki / Futabasha Publishers Ltd.

UNE TOUCHE DE BLEU

L'interview sans fard de SUZUKI Nozomi

Si ces dernières années nous avaient habitués à des titres parfois fades et redondants dans la multitude de sorties en librairie, certaines œuvres parviennent encore à se démarquer et à laisser une très forte impression à la lecture. C'est le cas d'*Une touche de bleu*, une pépite d'originalité dans un écrin de douceur, dont la lecture nous a donné follement envie de partir à la rencontre de sa créatrice SUZUKI Nozomi.

La jolie Ruriko serait une lycéenne on ne peut plus normale, si son visage n'était pas maculé d'une tache bleuâtre. Appelée Nævus d'Ota, cette marque indolore, qui touche essentiellement des patients asiatiques, se manifeste autour de l'un des deux yeux (plus rarement les deux yeux) et s'installe durablement de manière plus ou moins étendue et prononcée. Ruriko est complexée par sa différence, mais son rapport au reste du monde évolue lorsqu'elle découvre que son professeur principal de première année, monsieur Kanda, souffre également en silence d'une pathologie invisible : la prosopagnosie. Assez peu connue et mal comprise (dans le monde réel, Thierry Lhermitte et Brad Pitt ont avoué en être affectés), elle empêche les gens qui en sont atteints de distinguer correctement les visages, y compris le leur, générant souvent l'incompréhension et la frustration de leurs interlocuteurs qui ont le sentiment de se faire snober. SUZUKI Nozomi nous livre un récit lycéen singulier, qui tranche avec ce que l'on peut lire ailleurs, fourmillant d'idées originales et transpirant de bienveillance, malgré les doutes, les difficultés et les blessures intérieures de ses différents protagonistes. Pour sa première série longue, dont le septième et dernier tome sortira en français au printemps 2025, la mangaka signe une œuvre atypique avec une histoire réaliste et crédible portée par des personnages qui sonnent juste, une narration fluide, et surtout une approche intelligente de nombreuses thématiques sociales auxquelles nous sommes tous plus ou moins confrontés un jour, tels que la difficulté de communiquer, les non-dits ou les paroles blessantes prononcées

nonchalamment, l'apparence, la différence, la maladie, le handicap, l'insertion, l'exclusion scolaire, le rapport au corps, à soi, à l'autre, les liens parents-enfants, les problématiques de l'adolescence, du passage à l'âge adulte et celles des adultes, le harcèlement, les pressions sociales... Le tout, sans porter de jugement ni imposer un point de vue unique. Séduits par ce parti pris, nous avons voulu en savoir plus sur la philosophie de vie de l'auteure.

Ruriko a un Nævus d'Ota autour de l'œil qui la complexe. Comme vous. Quel sera le mot le plus neutre que nous puissions employer dans cette discussion pour ne pas être offensant ?

Je crois qu'en Europe, vous parlez de "taches de naissance", mais c'est peut-être une expression un peu faible, qui ne témoigne pas forcément de la souffrance sous-jacente. À l'inverse, je trouve qu'il serait trop négatif et trop fort de parler de handicap. En fait, je préfère ne pas mettre de mot dessus. Je ne sais pas si c'est la bonne chose à faire, mais comme on ne connaît pas l'état d'esprit des personnes en face de soi, on prend toujours le risque de ne pas choisir le bon mot et d'être blessant.

Vous avez dit avoir voulu assez vite aborder ce thème dans une œuvre et vous être heurtée à des difficultés. Lesquelles ?

J'ai dû contacter trois maisons d'éditions successives avant qu'on finisse par accepter mon projet. L'argument principal qu'on m'opposait était que les lecteurs n'auraient probablement pas d'intérêt pour une fille avec un bleu sur le visage et que ça ne marcherait pas. Ou, à l'inverse, on me

suggérerait de faire une histoire à la Cendrillon, avec une fille qui aurait plein de problèmes et pour qui tout finirait bien. Mais je ne voulais pas de ça, ça ne correspondait pas à ce que je voulais faire et j'ai préféré persévérer pour rester fidèle à mes idées.

Enfin, Une touche de bleu a débuté en 2019...

Oui. J'ai fini par trouver la bonne interlocutrice et j'ai la chance qu'à notre époque la société soit plus à l'écoute des problèmes des individus.

Mme SENOO, sa rédactrice en chef, prend la parole : Au Japon, c'est le rédacteur en chef qui décide en général de ce qui sera publié ou non. Mais, dans notre magazine, nous avons l'habitude depuis longtemps d'écouter les opinions de chacun. Mon prédécesseur a donc fait circuler le storyboard du premier chapitre pour solliciter nos avis et nous étions tous d'accord pour dire que c'était très bien.

Qu'est-ce qui vous a incité à parler de vos complexes à votre éditrice ?

Et comment vous êtes-vous sentie après ?

C'est venu assez naturellement au fil du temps. Nous faisons des réunions pour discuter de l'évolution de l'histoire et, à la fin de l'une d'elles, j'ai commencé à raconter des anecdotes personnelles négatives qui ont provoqué des réactions d'empathie de la part de deux rédactrices de l'époque. À ma grande surprise, cela m'a fait beaucoup de bien de voir que quelqu'un compatissait pour moi, comme s'il s'agissait de sa propre douleur. Alors, j'ai progressivement continué par la suite, de plus en plus à l'aise et en confiance. De fil en aiguille, mes deux éditrices se sont livrées à leur tour à différentes confidences, révélant des choses qui leur avaient fait de la peine, même si cela n'avait rien à voir avec le naevus. Se délivrer de la souffrance est un processus difficile à traverser seul. Mais en discuter ainsi ensemble nous a toutes les trois libérées de certaines choses qui nous pesaient véritablement.

À quoi attribuez-vous la difficulté de vous livrer en temps normal ?

Le problème auquel je suis confrontée n'est pas très répandu, alors j'ai parfois l'impression que c'est un peu lourd, que c'est un poids que je confie aux autres en m'exprimant dessus. Par ailleurs, dans le passé, j'avais essayé d'en parler à des amis, mais je n'avais pas l'impression qu'ils me comprenaient réellement. C'est pourquoi j'ai petit à petit arrêté de le faire.

Qu'est-ce qui vous motive à vous exprimer maintenant dans le cadre de la série ?

Ça va être difficile à dire en quelques mots. Au moment où nous parlons, je termine le dernier volume. Mon regard et mes motivations ont beaucoup changé. Je pense qu'au début, j'avais juste envie de raconter l'histoire de cette fille et de son professeur avec leur deux particularités, de leur rencontre et de la façon dont ils allaient interagir ensemble avec quelques petits rebondissements par-ci par-là... Bref, la vie de tous les jours, mais avec leurs spécificités à eux.

Et aujourd'hui, avec le recul, je crois que j'ai voulu écrire une histoire d'Amour avec un grand A, sans tenir compte des jugements sociaux tels que le bien et le mal, la beauté et la laideur.

Pourquoi ne pas avoir pris deux personnages adultes ?

Parce que je pense que c'est surtout à l'adolescence qu'on souffre le plus de nos complexes physiques, comme ça a été mon cas. Et avec le professeur Kanda comme adulte, on voit ainsi deux protagonistes complexés, mais avec des caractéristiques différentes, et on voit comment ils se comportent et évoluent par rapport à ça.

Comment ce Naevus s'est-il manifesté chez vous ? Et à quel moment a-t-il commencé à devenir un problème ? D'ailleurs, sait-on seulement quelle est l'origine de cette pathologie ?

Il reste plein de zones d'ombres sur le Naevus d'Ota : est-ce que c'est génétique, qu'est-ce qui fait que c'est plus ou moins apparent selon les personnes...

En ce qui me concerne, j'ai toujours pensé que c'était de naissance. C'est ce que mes parents m'ont dit et je n'ai pas de souvenir sans. Mais en revoyant des photos de moi bébé, j'ai constaté que je ne l'avais pas encore. Alors, je ne sais pas. Personne ne se souvient du moment où c'est apparu.

Quelles sont les choses que vous avez le plus mal vécu par rapport à ça ?

Au début, je me suis souvent forcée à penser de façon optimiste, en me disant que j'avais confiance en moi. Mais dès que je recevais des remarques, je perdais à nouveau cette confiance. Maintenant, ça va beaucoup mieux, je m'accepte complètement, je m'aime comme ça, j'ai enfin confiance en moi et



je ressens les choses différemment. Finalement, le plus dur dans ce que j'ai vécu, c'était les montagnes russes émotionnelles.

Pensez-vous que vous étiez trop sévère avec vous-même ?

Lorsque j'écrivais Une touche de bleu, j'ai réalisé à quel point je m'étais jugée jusqu'ici, et qu'il était nécessaire que je franchisse cette barrière pour devenir ma propre alliée. Je pense que c'est à chacun de décider de la façon dont on reçoit les mots qui nous sont adressés, mais aussi que les personnes qui se jugent durement sont aussi les premières à juger les autres. J'ai pris conscience de ça en écrivant la série et je me suis dit que ce n'était pas une bonne chose. Je préfère donc faire le choix de m'aimer et d'aimer les autres aussi. Et je me suis juré de ne plus jamais me juger. Au début de la série, j'ai reçu pas mal de critiques sur les réseaux sociaux et je me demandais quel genre de personne pouvait écrire des choses pareilles. Je me suis beaucoup interrogée sur leur façon de penser et je suis arrivée à la conclusion que j'étais un miroir pour elles. Elles voient quelque chose en moi qui les remue intérieurement. C'est pour cela que je suis convaincue que si l'on était plus indulgent avec soi-même, il serait plus facile d'être gentil avec les autres.

Lorsque l'on parvient à guérir ses blessures intérieures, la parole des autres, leurs mots, aussi violents soient-ils, n'ont plus de prise sur nous. On peut être blessé par les mains de quelqu'un, mais pas par ses mots, qui n'ont pas de consistance physique, seulement la valeur que l'on choisit de leur accorder...

Je suis assez d'accord avec ça, mais se débarrasser d'un complexe est extrêmement compliqué. C'est comme un labyrinthe : on passe par plein de chemins différents, puis on a l'impression d'aller mieux, puis on retombe, on a de nouveau mal, et puis ça va mieux et ainsi de suite. C'est un processus très long. Néanmoins, je pense qu'il pourrait être dangereux de se débarrasser d'un complexe trop rapidement. Par exemple, on peut décider impulsivement de recourir à la chirurgie esthétique et se rendre compte que le problème de fond est toujours là. Si ça fonctionne, tant mieux, mais les choses sont rarement aussi simples et ça peut même devenir une expérience traumatisante. Et puis, parfois, on recourt à la chirurgie esthétique pour effacer un complexe. Ça fonctionne pour nous et on se sent alors obligé d'inciter d'autres personnes à faire pareil...



Je vois ce que vous voulez dire. Mais quelque part, c'est un réflexe assez naturel de considérer que si l'on a soi-même pu obtenir tels résultats avec telle méthode, cela pourrait aussi fonctionner sur quelqu'un d'autre vivant la même expérience.

Cela part d'une bonne intention, du point de vue de la personne qui s'exprime...

Si une solution précise, comme la chirurgie esthétique, a donné de bons résultats à une personne, tant mieux. Je m'en réjouirais sincèrement pour elle. Mais je trouve que c'est une énorme responsabilité que de pousser quelqu'un d'autre dans cette voie. Par ailleurs, je n'ai pas écrit une touche de bleu pour pousser qui que ce soit à en finir avec ses complexes. Je voulais au contraire montrer ce que c'était de vivre au quotidien avec des complexes et présenter différents points de vue et différentes situations. Je voulais montrer les phases par lesquelles on pouvait passer, comme les moments difficiles, la peur ou les paroles réconfortantes.

Tout le monde a des complexes cachés ?

Mme NANBU, sa responsable éditoriale actuelle : *Oui, nous le croyons toutes les trois. Dans Une touche de bleu, les complexes touchent tout le monde, pas seulement les filles, et les commentaires de lecteurs que nous avons reçus vont dans le même sens. Mais je pense aussi que c'est quelque chose de secret, de tabou, que beaucoup de gens*

gardent au fond d'eux afin de se montrer sous leur meilleur jour. Et c'est peut-être justement lorsqu'on essaye de tout faire pour cacher notre complexe qu'on réagit le plus fortement face aux personnes qui souffrent de la même chose.

Faites-vous une distinction entre "estime de soi" et "confiance en soi" ? Et qu'est-ce qui est le plus difficile à intégrer ?

Pour moi, la confiance en soi, c'est la terre, une base solide qu'on devrait tous avoir et qui, lorsqu'elle est bien nourrie permet à la fleur de l'estime de soi de pousser. Je pense qu'on a tous la même confiance en soi à la naissance, mais qu'on l'oublie au fur et à mesure de nos expériences de vie en famille ou à l'école. On doit alors se rappeler de cette confiance qui a toujours été en nous comme en chaque être humain.

Dans Une touche de bleu, Ruriko et ses deux amies, Mayura et Kanon, ont une approche différente du rapport au Nævus : maquillage, chirurgie ou l'assumer tel quel. Quels ont été vos choix à vous ?

Il y a dix ans, j'ai tenté une opération au laser sur mon front, mais ce fut très douloureux et difficile en raison de l'étendue du naevus chez moi. J'ai donc décidé de ne pas continuer. Toutefois, les symptômes sont différents d'une personne à l'autre et le traitement peut réussir à estomper les tâches dans certains cas. Pour ma part, je préfère utiliser



un maquillage plus ou moins marqué selon les occasions. Aujourd'hui, par exemple, j'ai appliqué un maquillage simple, mais je peux parfois cacher ma tâche, comme lors d'un mariage.

Ce que j'aime énormément dans votre série, c'est la bienveillance générale qui s'en dégage, qui n'est ni mièvre ni lourdingue. Comment parvenez-vous à maintenir cet équilibre délicat ?

Je ne voulais pas d'un récit trop lourd où l'héroïne se positionnerait en victime. Je voulais aller plus haut et transformer la tristesse en amour. Et les longues discussions préparatoires avec mes éditrices ont fait le reste.

Mme NANBU : Il y a beaucoup de moments difficiles dans la série, ce qui nous a obligées à redoubler d'efforts pour alléger l'ensemble et constamment rajouter de l'amour. Notre objectif était de dépeindre une héroïne comme il y en a dans le magazine pour filles *Bessatsu Margaret* (*Cat Street*, *Mon Histoire*, les séries de SAKISAKA Io, NDLR).

C'est marrant que vous le classiez en *shojo* (pour filles) alors que le *Gekkan Action* est un mensuel *seinen* (pour jeunes adultes)...

Pour moi, c'est bien un *shojo* manga, mais je voulais que la série touche le maximum de lecteurs possible, c'est pour cela que j'ai voulu publier la série dans un magazine *seinen*.

Dans l'une de vos interviews, vous rappelez que dans le processus créatif du *manga*, il y a toute une série d'étapes où Ruriko n'a pas de tâche et que cela vous procure un sentiment étrange de la rajouter avec les trames...

À l'époque où j'ai répondu à l'interview dont vous parlez, je n'étais pas encore à l'aise avec ma tâche, mon apparence en général et j'acceptais difficilement les remarques au sujet de mon visage. Comme je n'étais pas encore guérie de tout ça, je me sentais parfois mal à l'aise en dessinant le joli visage de Ruriko puis en y apposant une tâche par-dessus. J'ai beaucoup lutté intérieurement, je me suis longuement questionnée, et ça m'a pris du temps de passer outre. Aujourd'hui, je suis en paix avec tout cela et j'ai même aimé et trouvé émouvant d'appliquer la tâche de Ruriko sur les dernières planches de la série.

■ Propos recueillis par Sébastien Kimbergt le 10 novembre 2023 à Tokyo.



ASTILBE – FUNAZOKO NO HANAYOME

À peine le dernier tome d'*Une touche de bleu* paru au Japon, SUZUKI Nozomi s'est lancée sur un tout nouveau projet au printemps 2024 : *Astilbe – La Mariée au fond de la cale*. Ce récit historique et dramatique publié dans le mensuel *JOUR*, qui lui permet de diversifier sa palette de créations, se déroule à la fin du XVI^e siècle, lors des premiers échanges commerciaux entre le Japon et le Portugal. La mangaka s'est inspirée de l'histoire vraie d'une esclave qu'elle adapte librement. D'un caractère opposé à celui de Ruriko, Tatsu n'aura jamais peur de dire ce qu'elle pense. Le mot "Astilbe" fait référence à une plante vivace et résistante, aux fleurs de teintes variables et aux formes plumeuses, originaire du Japon et qui est capable de s'acclimater à toutes sortes de conditions de vie difficiles, aussi bien à l'ombre que dans le froid. Le ton est donné.

